

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE COLPORTEUR BANDIT

VII

AURÉLIE PETIT—(Suite.)

— Eh bien ! nourrice, dit-elle, je vais mettre mon chapeau, et puisque tu penses que c'est bien, nous irons...

Mais comme Aurélie prononçait ces mots, on frappa doucement à la porte de la chaumière, et Armand Lejeune entra.

Il était proprement mis, sans recherche, comme un riche cultivateur.

A sa vue, la jeune fille rougit.

— Ah ! c'est monsieur Armand ! Avance sur une chaise, Jacques ; j'allions justement, moi et la p'tiote, pour vous remercier, choux vous, monsieur Armand ! fit la mère Brugnot.

Le jeune homme salua avec aisance, et dit, en s'adressant à Aurélie :

— Je suis heureux, mademoiselle, de vous éviter cette peine ; daignez me pardonner d'être venu prendre des nouvelles de votre santé.

Ces paroles furent prononcées simplement mais sans le moindre embarras. Aurélie balbutia une réponse ; Armand s'assit. On causa. Le Sangnier de Villon avait une instruction variée, so-

lide. Sans en faire étalage, il savait se faire écouter. Sa voix était douce, pénétrante, limpide. Dans cette première entrevue, il acheva de conquérir le cœur de la jeune fille. Le lendemain,

il revint ; les jours suivants aussi. Ses habitudes, ses mœurs étaient changées. Plus de chasse, plus de longues stations au cabaret, plus d'alcool. Armand surveillait même avec soin son *train de culture*. Une semaine après, c'était chez lui une transformation complète. On jasait dans le village. Mais la maman Brugnot imposait silence aux officieuses commères par ces mots :

— Laissez donc ! laissez donc ! c'est d'eux l'âge, tant mieux si y s'aiment, ces enfants ! Ça sera un mariage pour l'an prochain :

Et ils s'aimaient tendrement, sincèrement, tendrement, chaste-ment, Armand et Aurélie ! Si leurs lèvres n'avaient pas encore soufflé le doux aveu, leurs âmes étaient à l'unisson dans ce délicieux concert d'amour. Chaque jour, ils faisaient des promenades dans la forêt, s'occupant tantôt de botanique, tantôt d'entomologie ou d'ornithologie, sciences dans lesquelles Armand Lejeune était profondément versé et qu'Aurélie aimait à la passion :

Un soir, après une longue excursion, vers huit heures, ils s'étaient assis à mi-côte de la montagne qui domine Villon. Le temps était beau, la brise embaumée ; au ciel s'allumaient des

milliers d'étoiles. Un rossignol jetait ses notes voluptueuses, ses plaintes, ses soupirs aux échos, aux zéphirs des bois. Doucement serrés l'un contre l'autre, les deux jeunes gens, le cœur



Aussitôt, deux coups de feu partirent derrière Lejeune

gonflé, s'abandonnaient aux charmes dangereux de cette enivran-
te soûlée. Tout à coup, cédant à une irrésistible impulsion,
Armand murmura d'un voix profondément émue :

— Aurélie ! je vous aime !

VIII



LA BAUGE DU SANGUIER DE VILLON.

Un bruyant et sardonique éclat de rire répondit à cette dé-
claration, en même temps que l'ombre d'un homme se dessinait
derrière un buisson, à deux pas de nos amoureux !

— Bravos, mes gars ! bravos ! continua-t-il en redoublant
ses rires. Pardieux ! je vois avec plaisir qu'aux champs on sait
conter et cueillir fleurettes tout aussi bien qu'à la ville. Dis-moi,
mon ami, est-elle gentille au moins ta bergère ? ajouta-t-il en ton-
nant le buisson :

— Passez votre chemin, drôle ! s'écria Armand qui s'était le-
vé furieux et voulait se précipiter sur le trouble-fête, mais qu'Au-
rélie retenait quoique à grand'peine.

— Drôle ! répéta l'inconnu d'un ton surpris. A qui parles-tu,
mon garçon ? Sais-tu que l'on m'appelle monsieur le vicomte de
Longpré ?

— Passez votre chemin, vous dis-je, ou sinon !... repartit
colériquement Lejeune, ne se possédant plus.

— Ah ! pas avant que je n'aie, moi aussi, donné un baiser
à ta...

La fin de la phrase se perdit dans le bruit d'un retentissant
soufflet.

C'était le Sanguier de Villon qui, à bout de contrainte, s'était
dégagé des bras d'Aurélie et avait frappé de toute sa force le no-
ble vicomte.

Un moment étourdi par la soudaineté de l'attaque, celui-ci
reprit bientôt son sang-froid.

— Pas mal touché pour un ruste de ton espèce, dit-il en riant.
Mais, mon gaillard, je vais te prouver que les citadins en peu-
vent remonter à tes pareils, dans cet exercice. Attention ! ça va
commencer.

Ce disant, il allongea le bras pour assommer Armand, qui se
tenait sur la défensive, mais dont il eût eu sans doute bon marché,
grâce à sa vigueur athlétique, lorsque Aurélie se jeta entre eux.

— Je vous en supplie, monsieur ! dit-elle en s'adressant au
vicomte, quoiqu'elle distinguât à peine ses traits, tant les ténèbres
étaient profondes.

— Laissez-nous, Aurélie ! laissez-nous, mademoiselle ! s'écria
Armand en la repoussant avec douceur.

A ce nom d'Aurélie, le vicomte recula d'un pas. Et changeant
aussitôt le timbre de sa voix qui devint aimable, galante, il reprit :

— Serait-ce à mademoiselle Aurélie Petit que j'aurais l'hon-
neur de parler ?

— Oui, monsieur, dit la jeune fille surprise.

— Ah ! mademoiselle, vous me voyez tout confus. Que
faudra-t-il faire pour obtenir tout ce que je sollicite à vos pieds ?
dit-il en mettant un genou en terre.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous, monsieur ?

— Un ami de votre père... un peu son parent même... Mais
je suis, croyez-bien, mademoiselle, désolé d'une méprise... Et
vous, monsieur, fit-il, en s'adressant avec bonhomie à Armand, re-
cevez aussi mes excuses les plus sincères, les plus cordiales. Du
reste, ma grossièreté a reçu son châtiment ; vous avez des mus-
cles de fer, monsieur. Eh ! eh ! quel luroc ! Voulez-vous oublier
et me donner votre main ?

— Volontiers, monsieur, puisque vous reconnaissez vos torts,
dit le Sanguier de Villon, en lui tendant la main, mais avec une
répugnance instinctive.

— Et vous, mademoiselle.. ma cousine, me refuserez-vous
la vôtre ? poursuivit-il avec un abandon charmant qui prédisposait
favorablement la jeune fille pour lui.

Aurélie laissa prendre ses doigts délicats. Hector les pres-
sa légèrement et reprit :

— Je ne dois pas être loin de Villon, n'est-ce pas ?

— A quelques pas seulement, dit Armand, qui s'en voulait
déjà de la méfiance qui lui inspirait cet étranger.

— Savez-vous, monsieur, si j'y pourrais trouver un gîte ?

— Il y a une auberge ; une seule.

— Ah ! c'est tout ce que je demande. Figurez-vous que
je suis venu de Châtillon ici sans connaître les chemins, et us-
sont abominables vos chemins ; mon cheval s'est abattu dans une
descente ; je n'ai pu le relever, et je suivais ce sentier, quand j'ai
entendu des voix...

— Votre cheval s'est abattu ? vous n'êtes pas blessé, au
moins, monsieur ! dit Aurélie d'une voix émue.

— Non, mademoiselle ; non, ma cousine. Demain je vous
conterai cela, car j'ai quitté Paris pour... vous parler...

— Vous avez vu mon oncle, monsieur ?

— Oui... avant son départ ; j'ai eu une entrevue avec ce
digne ami, répondit-il effrontément.

— Nous sommes au village ; si vous avez besoin de quel-
qu'un pour aller relever votre cheval ? dit Armand qui se sen-
tait pris de jalousie.

— Oh ! merci, merci mille fois pour votre obligeance ; j'en-
verrai les gens de l'auberge.

— La voici devant vous, monsieur ! repartit le Sanguier de
Villon, montrant une lumière qui brillait à une fenêtre.

— Déjà arrivé ! s'écria le vicomte. — Mademoiselle, une bon-
ne nuit ! Avec votre consentement, j'aurai l'honneur de vous pré-
senter mes hommages, demain.

Et se tournant vers Lejeune, il lui dit avec une politesse
exquisé :

— Je vous souhaite le bonsoir, monsieur.

Après ces mots, il s'inclina profondément devant la jeune
fille, et les quitta pour entrer dans l'auberge. Aurélie était ré-
veuse, Armand soucieux. Ils se séparèrent après avoir échangé
quelques paroles insignifiantes, mais sans souffler mot de cet étran-
ger qui était alors, cependant, l'unique sujet de leurs préoccupa-
tions. Quant à lui, il dépêcha des paysans, avec une charette,
pour ramener son cheval, demanda une chambre, soupa copieuse-
ment d'une omelette au lard et d'un râble de lièvre, puis il
alluma un cigare et se coucha.

— Étranges, étranges rencontres ! pensait-il, en lançant des
bouffées de tabac vers le ciel de son lit, à rideaux de calicot
rouges à grands ramages... Sacristain ! il fallait lui brûler la cer-
velle, décharger son pistolet et le poser près de lui.

On croira à un suicide. J'aime ça, moi, que les imbéciles
croient au suicide de ceux dont je me débarrasse. Et, depuis
l'histoire du père Petit-Jean, je suis en appétit... Au surplus,
qui s'inquiétera de cet échappé de prison ? Mais mon cheval qui
butte et se casse la jambe à la descente de la côte de Maulces.
C'est-il du guignon ! et puis, me jeter tout à coup dans cette fil-
lette ! Tue Dieu ! elle débute de bonheur ! D'ailleurs, elle paraît
ravissante ! Et cette brute qui la courtise. Heu ! heu ! je con-
nais. Le Sanguier de Villon, si je ne me trompe. Qu'en faire ?

Le tuer ? Difficile... Ça fera du bruit... Un duel vaudrait mieux... Oui, c'est ça... Je suis de première force à l'épée... Je fais moucho à quarante pas... va pour le duel ! Ça me posera au surplus dans l'esprit de cette aimable pensionnaire. Eh ! eh ! si j'ai commencé par une gaucherie j'ai terminé par un coup d'adresse. Je ne suis pas mécontent de moi. Cette façon de me présenter avait quelque chose de romanesque qui a dû frapper son imagination... Le duel achèvera de me mettre en relief... Et si ce paysan refuse... Coupe-Jarrets est là...

Le bandit s'endormit en ruminant ses projets.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, se fit indiquer la ferme d'Armand Lejeune, qui demeurait au bout du village.

En arrivant, le vicomte de Longpré fut salué par le vacarme effrayant de quatre chiens énormes qui s'élançèrent aussitôt sur lui. Leur maître, en blouse et en sabots, donnait à « manger à ses bêtes. » Il appela les chiens ; ils obéirent.

Hector salua poliment. Armand répondit froidement à ce salut.

— Monsieur, fit le premier, deux mots à vous dire.

— A vos ordres, monsieur, répondit Armand qui avait compris. Voulez-vous monter chez moi ?

— Très volontiers.

Lejeune indiqua au vicomte la baie d'une porte, dont le chambranle était aux trois quarts renversé.

Le Sanguier de Villon ouvrit cette porte, et introduisit l'étranger dans une chambre, dont l'odeur infecte, nauséabonde, le saisit aussitôt à la gorge. Singulière chambre que celle-là ! A hauteur du plafond, noirs par la fumée, étaient accrochés pêle-mêle des filets de lard, des raisins, la moitié d'un lièvre, des fruits, un cuissot saignant de chevreuil, des pieds de sanglier, des chapelets de champignons. Que sais-je encore ? Et ce plafond, soutenu ça et là par des poteaux bruts, semblait près de s'érouler sur le plancher, chancelant lui-même, à travers les solives mal jointes duquel on distinguait la cave, couverte d'une couche de boue, d'immondices épaisses de deux doigts.

— Vous connaissez le motif qui m'amène, monsieur ? dit le vicomte de Longpré, quand il fut revenu de la stupeur où l'avait jeté ce tableau sans nom.

IX

LES ADVERSAIRES.

— Veuillez, monsieur, prendre la peine de vous assoir, dit Armand, en indiquant du doigt une chaise en paille dépenaillée.

— Oh ! c'est inutile, parfaitement inutile, répondit, avec un regard curieux autour de lui, le vicomte de Longpré.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Vous avez donc compris que nous ne pouvions en rester là ? poursuivit Hector, appuyant sa main droite au montant de la chaise qui lui avait montrée Lejeune, et se dandinant sur un pied.

— Parfaitement, monsieur.

— Je me considère comme l'insulté.

— Cela, monsieur, est affaire d'appréciation.

Le vicomte fronça involontairement les sourcils.

— Enfin, monsieur, quelles seraient vos armes ? reprit-il en fixant sur Lejeune un regard perçant.

— Il ne m'importe guère, j'accepterais les vôtres ; seulement je tiens à conserver ma position d'insulté, dit froidement le Sanguier de Villon.

Le regard du vicomte doubla d'intensité.

— Vous vous êtes permis de porter la main sur moi, ce que nul n'osa jamais, dit-il ; et sans la présence de mademoiselle Petit, que je respecte comme je l'aime, je vous aurais traité tout ainsi que l'on traite les mal-appris.

Armand Lejeune, qui se tenait debout, adossé à la cheminée, bondit de colère et fit un mouvement pour se jeter sur son adversaire.

— Pas d'emportement, dit celui-ci avec un flegme dédaigneux ; vous êtes chez vous. Si dans une lutte corps à corps je vous assommais, on dirait que c'est un assassinat ; car, voyez, telle est la force de mes muscles, ajouta-t-il avec un sourire de complaisance, en se baissant et enlevant avec les mains, comme il eût fait d'une bûche, une énorme huiche en hêtre placée à côté de lui.

Le meuble, tout rempli de vaisselle, d'objets divers, pouvait bien peser une centaine de kilos.

Le vicomte le reposa avec la même facilité.

— Enfin, monsieur, quelles sont vos armes ? dit le Sanguier de Villon, quelque peu impatient.

— Mes armes ? mon Dieu ! nos témoins régleront... Au fait ! avez-vous un témoin ?

— J'en aurai deux, monsieur.

— Ne croyez-vous pas qu'un seul serait suffisant ?

— Si vous le souhaitez ?...

— C'est, reprit le vicomte de son ton le plus impertinent, que j'arrive de Paris, que je ne connais dans tout votre pays qu'une seule personne ; encore est-elle à Châtillon...

— Soit !

— Alors, je vais chercher mon ami...

Armand ne se possédait plus.

— Parbleu, monsieur, nous pourrions bien nous en passer ? dit-il.

— De témoins ?

— Eh oui, de témoins ! Nous pourrions bien nous passer de témoins ! s'écria le Sanguier de Villon, dont le sang excitable, brûlé par l'alcool, commençait à bouillir.

— Tiens ! au fait ! pourquoi pas ? dit Hector de Longpré, après un moment de réflexion.

— Vos armes donc ?

— Mais des armes, je n'en ai pas !

— Moi, j'en ai ! repartit Armand avec une fureur orois sante.

— J'accepterais volontiers les vôtres ; mais ce serait en dehors des règles... j'en trouverai.

— Que m'importent les conventions ?

— Si vous me tuiez, monsieur, vous passeriez pour...

— Un assassin ! Qu'importe encore ?

Le vicomte de Longpré perdit de son assurance. Mais il était bravahe avant tout. L'irritation de son antagoniste le gagnait aussi. Du reste, il méditait un projet.

— Vous voulez vous battre seuls et sans témoins ? au fait, ce sera original ! dit-il, en souriant.

— Je veux me battre avec vous, le plus tôt possible ! Est-ce clair, ça ? siffla le Sanguier de Villon, entre ses dents serrées par la colère.

— J'entends, oh ! cher monsieur. J'entends très bien, ricana de Longpré.

— Allez ! reprit l'autre en faisant claquer ses doigts.

— Et si j'acceptais vos armes ?

— Eh bien ! je n'ai que des fusils.

— Alors, nous nous battrions au fusil ?

— Oui, au fusil double.

— Mon Dieu, dit Hector, tortillant paresseusement sa moustache, je n'y vois aucun inconvénient. Il va sans dire qu'avec vous j'ai affaire à un gentilhomme, et quo jamais mademoiselle Aurélie... ma cousine... ne saura...

— Monsieur ! interrompit Armand avec hauteur, je suis un homme d'honneur. Je souhaite que mes ennemis en puissent dire autant d'eux.

De Longpré sentit le trait. Il se pinça les lèvres.

— Votre heure ? continua le Sanguier de Villon ?

— Deux heures, vous conviendraient-elles ?

— Deux heures, soit. Et le lieu ?

— Oh ! je suis étranger au pays. Le lieu qui vous sera agréable, monsieur.

— Connaissez-vous la Charme-aux-Malades ? demanda Lejeune après une courte pause.

— Je me suis donné l'avantage de vous dire que j'étais étranger au pays

— C'est juste. Mais c'est, je crois, un endroit convenable, proche de Villon. Tout le monde vous l'indiquera.

— Du moment où vous le préférez, je l'accepte, monsieur. A deux heures donc ! ... Ah ! un mot encore.

— Je vous écoute.

— Nous allons nous battre sans témoins, au fusil double contre tout usage reçu...

— Après ?

— Ne pensez-vous pas monsieur... pardon, j'ai oublié votre nom !

Ces mots furent prononcés avec une fatuité qui frisait l'insolence.

— Lejeune, répondit Armand, sans être dupe de cette insulte indirecte :

— Ne pensez-vous pas, disais-je, monsieur Lejeune, qu'il serait bon d'échanger un contract signé qui constaterait que nous nous battons ainsi par l'effet de notre propre et absolue volonté, car si l'un de nous était tué... ?

— Et l'un de nous sera tué, monsieur ! s'écria impétueusement Armand.

— Oh ? je n'en doute pas. C'est pourquoi ce papier pourrait éviter au survivant des désagréments... Vous me comprenez ?

En parlant ainsi, Hector ajustait ses gants sur ses doigts avec une incroyable nonchalance.

— Rédigez ce contrat, dit Armand.

— Pourquoi pas vous ?

— Vous avez fait la proposition ? Voici du papier, une plume et de l'encre, repartit Lejeune, en posant sur la table une ravissante écritoire Louis XV, une plume d'oie non dégraissée et un cahier de papier grisâtre.

Le jeune homme prit le papier, mit un pied sur la chaise et écrivit sur son genou, comme s'il trouvait la table trop peu digne :

« Villon, canton de Crasy, arrondissement de Tonnerre (Yonne), ce septembre 1844.

Je soussigné déclare vouloir me battre avec M. au fusil double, à soixante pas de distance ; l'avoir provoqué malgré lui à ce combat, qui aura lieu aujourd'hui, à deux heures de relevée, à la Charme-aux-Malades, sans témoins.

« Déclare, de plus, connaître mon adversaire, m'en rapporter entièrement à sa loyauté, et s'il m'arrive malheur, désire qu'il ne soit inquiété. »

Après avoir fait ce brouillon, le vicomte le lut à haute voix et dit à Armand, qui approuvait de la tête ;

— Chacun de nous copiera cette minute, et remplira les blancs, la signera et remettra sa copie et son adversaire. De cette façon, un accident...

— Oui oui, je conçois... l'autre ne serait pas compromis !

— Vous avez deviné, cher monsieur. A deux heures, répliqua Hector, son plus charmant sourire aux lèvres.

Les deux actes fut transcrits à l'instant ; on les échangea, et le vicomte de Longpré sortit en saluant son antagoniste avec une courtoisie toute gentilhomme.

Mais, avant de fermer la porte, il se retourna poliment et dit à Lejeune, qui avait machinalement fait quelques pas pour le reconduire :

— Ah ! mille pardons, mille pardons, monsieur, la matinée est peu avancée ; nous avons le temps de nous rendre à la Charme-aux-Malades. Me permettrez-vous d'aller, en attendant, présenter mes devoirs à ma charmante cousine, Aurélie Petit ?

— Monsieur ! s'écria le Sanguier de Villon bondissant d'indignation en recevant cette dernière sèche :

Hector était déjà parti, et franchissait la cour de la ferme. Il se présenta chez la mère Brugnoit et demanda à parler à mademoiselle Aurélie Petit.

Aurélie était sortie avec Jacques, son frère de lait.

— Vous la verrez tantôt, not'monsieur, car la fillette s'en est allée qu'ri des noés, dit la bonne nourrice.

Dix heures sonnaient alors.

— J'ai à peine le temps de déjeuner et de courir au rendez-vous que j'ai donné à Coupe-Jarrets, se dit Hector. Bonne idée qui m'a pris là de le faire venir. Il m'eût été agréable d'avoir une entrevue avec la demoiselle ce matin ; mais ce sera pour l'après-midi. Expédions d'abord notre homme.

Il rentra à son auberge, déjeuna légèrement, commanda son diner pour six heures, et sortit, en annonçant qu'il allait aux environs faire une partie de chasso.

Une lieue sépare le plateau de Maulnes de celui de Villon

Hector, fumant un cigare, mit une heure à parcourir la distance : il allait lentement, en flânant. Arrivé sur la hauteur, devant le vieux manoir, il découvrit le chevalier François de l'Étang, alias Coupe-Jarrets, qui se promenait paisiblement, un fusil sur l'épaule, un autre à la main, non loin de la fontaine du château :

Le vicomte lui parla pendant quelques minutes à l'oreille.

La figure de Coupe-Jarrets s'illuminait à mesure que de Longpré l'entretenait.

Il frémissait d'impatience, lâchait des exclamations de plaisir et manifestait de cent façons l'enchantement de ce qu'il entendait

— Ainsi, dit à la fin Hector, tu connais bien la Charme-aux-Malades ?

— Comme ma poche, ou plutôt comme vous la connaissez vous-même, Monseigneur, mon cher vicomte.

— Tu te cacheras dans la carrière.

— Convenu.

— Et au premier signe...

— Paf ! je vous le descends, répondit Coupe-Jarrets, en faisant avec son fusil le mouvement d'un homme qui tire sur quelque chose.

— Surtout ne le manque : car si tu le manques, moi je te casse la tête, reprit le vicomte d'une voix sourde et terrible.

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

PREMIÈRE PARTIE

I

L'EXÉCUTION DU CADAVRE—(Suite.)

— Eh bien, ce n'est pas comme moi ! s'écria Raoul ; et je suis fâché d'être toujours en contradiction avec le capitaine. C'est un joyeux visage que celui de cet enfant là ! Il n'a pas les habits d'un prince, mais je parierais ma tête qu'il a du bon sang de gentilhomme plein les veines... Tudieu ! comme il s'est moqué de nous ! Nous croyions le tenir traqué dans la vallée et tout à coup vous voyiez son diable de petit cheval caracoler sur le côté. Et je ne sais pas pourquoi, quand il passait, le vent soulevait toujours un coin du voile de madame Blanche, ce qui, sans doute, la faisait sourire...

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ? demanda Tarchino dont le front se couvrit d'un nuage plus sombre.

— Quel grand mal y aurait-il ?... commença Raoul.

L'Italien s'était levé.

— Je ne crois point aux revenants ni aux fantômes, dit-il comme en se parlant à lui-même, mais il y a d'étranges ressemblances... et si jamais je trouve à portée de ma main ce coureur de grandes routes, il ne se moquera plus jamais de personne !

L'Italien se promenait maintenant à grands pas dans la salle de l'auberge. L'entretien tomba, et comme il n'y avait plus de vin dans le broc, les hommes d'armes commencèrent un concert de baillements.

— Ah ! ça, capitaine, s'écria Raoul d'une voix endormie, nous avons fait une bonne traite aujourd'hui, voilà dix heures qui sonnent au clocher de Saint-Eustache, et madame Blanche ne sera pas prête avant deux heures après minuit.

— Personne de vous n'a vu Jean Roland, ce soir ? demanda l'Italien tout à coup.

— Jean Roland, répliqua Pierre, n'a plus soif dès qu'il passe les portes de Paris. Il a quelque aventure en tête, et je suis bien sûr qu'on ne le fait pas languir, celui-là !

— Holà, la mère ! s'écria Tarchino.

Et quand la Pavot parut, il ajouta :

— As-tu une bonne chambre à nous donner ?

— Venez avec moi, mes gentilshommes, répondit-elle, en faisant la révérence, je vais vous trouver un réduit.

Les soldats retournèrent le broc et se dirigèrent vers la porte.

— La mère, dit Tarchino avant de passer le seuil, s'il vient ici un jeune homme portant les couleurs de la Marche et répondant au nom de Jean, je vous prie de vouloir m'éveiller.

— Jean tout court ? demanda la Pavot.

— Jean tout court ou Jean Roland, répliqua l'Italien ; celui-là ne s'inquiète pas beaucoup du nom de sa famille.

La Pavot promit d'obéir, et les hommes d'armes s'en allèrent.

Aussitôt que la salle fut vide, la petite Mirette, lestée et empressée, s'en vint réparer le désordre. Le désordre était grand, car la lutte avec les bourgeois avait bousculé billots et escabelles.

C'était un amour que cette petite Mirette : elle était rose, elle avait des yeux brillants et souriants, elle avait une taille à

serrer dans la main. Et avec cela une petite mise de bourgeoise, décente et pimpante. Simonot, le pauvre garçon en perdait le boire et le manger.

Il n'était point trop laid de visage, ce Simonot, et son père lui avait laissé quelques écus ; s'il n'avait pas été si timide, peut-être qu'il eût fait un garçon tout comme un autre ; mais il était si timide !

C'était pourtant le fils du beau Nicolas, le courrier que nous avons vu autrefois en assez bonne posture auprès de maman Pavot. Hélas ! en ce temps-là, maman Pavot portait les guêtres et n'avait encore jamais été battue.

Simonot, fils nigaud d'un père si délégué, s'empressait sur les pas de Mirette et l'aidait de ses mieux. Pendant que la jeune fille, adroite comme une fée, rétablissait chaque chose en son état, rien qu'en y touchant, Simonot, rien qu'en y touchant, remettait partout le désordre. C'était sa façon ordinaire d'aider la jolie Mirette.

Et tout en travaillant de la sorte, il poussait d'énormes soupirs ; son cœur l'étouffait.

La Pavot, revenant de conduire les hommes d'armes, rentra dans la salle basse et demeura un instant sur le seuil à regarder l'étrange cour que Simonot faisait à sa fille Mirette.

« Dire que les hommes qui poussent maintenant sont faits comme cela ! murmura-t-elle ; si nous vivions vieux, nous verrons la fin du monde. Voilà le fils d'un gaillard qui n'avait pas son pareil, et il ne peut pas seulement accoucher d'une parole ! »

— Allons, garçon, reprit-elle tout-haut, va te coucher, tu ne fais que de la mauvaise besogne. Avant de t'endormir, prie ton patron de te donner un peu d'esprit.

— Bonsoir, mademoiselle Mirette, balbutia Simonot, qui était rouge comme la crête d'un coq ; je vous souhaite la bonne nuit, puisqu'il faut que je m'aille coucher.

— Bonne nuit, Simonot, dit Mirette en souriant.

— Allons ! répéta la cabaretière.

— Bonsoir, madame Pavot, prononça plaintivement le pauvre gars, qui tourna les talons et se retira.

— Ouvre les fenêtres, pendant que je vais barrer la porte, dit l'aubergiste à sa fille. Quand il y a eu ici des hommes d'armes, il reste toujours une odeur de vieux cuir, comme si on était venu désharnacher chez nous les chevaux de l'écurie du roi.

Elle souleva sans trop d'efforts la lourde barre de fer qui servait à clore la porte ; pendant cela Mirette faisait basculer les chassis des croisées.

La grande salle de l'auberge de la Pie était ouverte des deux côtés ; elle donnait vers l'est sur les derrières des halles ; vers l'ouest, sur un petit bosquet clos de murs qui la séparait du cimetière des Innocents. Au moment où Mirette soulevait le chassis de la fenêtre qui regardait le bosquet, elle poussa un léger cri de frayeur.

— Qu'as-tu donc ? demanda sa mère.

— Je ne sais, répliqua la jeune fille toute tremblante. J'ai cru voir...

— Eh ! qu'est-ce que tu as cru voir ? demanda encore la Pavot, qui achova de fermer la porte et vint vers la fenêtre.

Les belles couleurs de Mirette avaient disparu. Au lieu de répondre, cette fois, elle étendit le bras vers le bosquet et montra un objet dans l'ombre :

La Pavot éclata de rire.

— Tout le monde devient fou ! s'écria-t-elle. Tu as passé la journée entière assise contre le tronc de cet arbre, et maintenant tu le prends pour un voleur ou pour un fantôme !

— Là ! là ! à droite de l'arbre... balbutia Mirette ; voyez ! .. voyez !

La Pavot regarda de tous ses yeux.

— Je veux mourir si tu n'as pas la berlue, fillette, dit elle ; il n'y a rien à droite de l'arbre, ni à gauche non plus. Et, Dieu merci ! nous avons cette nuit assez d'hommes d'armes dans l'auberge pour nous défendre contre tous les loups-garous des cimetières de Paris !

Elle mit un baiser sur le front de sa fille.

— Mirette, ma pauvre enfant, reprit-elle d'un ton de sensibilité rêveuse qui ne lui était pas habituel, il y a de vrais malheurs dans l'air... de grands malheurs. Ne perds point ton courage à trembler pour des folies. Et viens ça que je te parle.

Elle avança une escabelle et fit asseoir la jeune fille sur ses genoux.

— Dis-moi, Mirette, poursuivit-elle, ce grand bêta de Simonot, le prendrais-tu bien pour mari ?

La forme de la question était si bizarre que la fillette se mit à rire.

— Je ne plaisante pas, continua la Pavot d'un ton grave. Voici venir le temps où tout ce qui est faible aura besoin d'un protecteur. Je te le dis, enfant, ce n'est pas toujours une bonne chance que d'avoir pour époux un homme plus fort que soi et plus avisé que soi. Je ne dis rien contre maître Pavot, qui est ton père, qui n'est pas fort et qui n'est pas avisé, mais je m'entends, et je te demande une seconde fois : prendrais-tu bien pour mari ce grand bêta de Simonot ?

— Dame ! fit Mirette, qui était bien sérieuse et toute rouge, s'il y en avait d'autres...

— Oh ! quant à cela, tu n'en manqueras pas ! interrompit la Pavot avec orgueil ; la fille de ta mère n'aura qu'à choisir... Mais c'est que tu serais si bien la maîtresse avec ce pauvre Simonot ! Et puis, je te le dis, Mirette, il ne faut pas s'endormir ; nous allons en avoir de cruelles. Je connais ça, moi, petite fille, j'ai vécu dans des temps pareils... dans des temps où personne ne peut dire : Demain, je ferai ceci où je ferai cela, car le lendemain n'est à personne.

Mirette écoutait sans attacher un sens trop précis aux paroles de sa mère ; si quelque chose l'effrayait véritablement, c'était ce qu'elle avait vu ou cru voir dans le bosquet qui touchait au cimetière des Innocents : Une forme humaine glissant avec lenteur parmi les troncs noirs des arbres.

— As-tu entendu, petite fille, reprit la Pavot toute pensive, ce que disaient ces bourgeois, assis à cette table, et ce que disaient ces hommes d'armes qui buvaient à cette autre table ?

— J'ai entendu quelques mots par-ci, par-là, répondit Mirette : ils devaient, comme tout le monde, de notre seigneur le roi, de madame la régente, du sire Olivier, comte de la Marche.

— Et encore ? insista la cabaretière.

— Je ne sais pas, répondit Mirette.

— N'as-tu pas entendu qu'ils prononçaient les uns et les autres, les hommes d'armes et les bourgeois, le nom de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours ?

— C'est vrai, ma mère, dit la jeune fille, je crois qu'ils eut prononcé ce nom.

— Et cela ne t'a pas mis du noir dans l'âme, Mirette ? Tu a donc oublié l'histoire que je t'ai si souvent racontée ?

— Je n'ai pas oublié votre histoire, mère, et je plains de tout mon cœur l'infortune de la noble dame Isabelle, mais je ne l'ai pas connue comme vous, et puis, mon esprit se perd dans tout cela, je ne comprends pas bien, vous qui respectez et qui chérissez de tout votre âme le souvenir de madame Isabelle, pourquoi vous m'avez dit d'aimer madame Blanche.

— Et ce que tu l'aimes pas, Mirette ?

— Oh ! si ! cria la jeune fille avec chaleur ; je donnerais ma vie pour elle !

— Tu as raison ! murmura la bonne femme, qui semblait se perdre dans ses réflexions. Nous sommes les serviteurs d'Armagnac, et il faut aimer tout ce qui porte le nom d'Armagnac : Mais tu as raison de dire aussi que tu ne comprends pas, ma pauvre enfant, car moi, qui suis une vieille femme, moi qui ai vu toutes ces choses, mon esprit s'égaré parfois, et je suis comme toi, je ne comprends plus :

Elle passa sa main sur son front.

— C'était un fils et non pas une fille, reprit-elle, qui était à l'hôtel de la Marche : un bel et noble enfant que j'ai eu plus d'une fois sur mes genoux, à la place où tu es maintenant. Dans la nuit de deuil où tomba la tête d'Armagnac, la mère et l'enfant disparurent. Cet homme, dont je t'ai parlé, qui faisait peur et compassion, était-ce un ange descendu du ciel ou un démon venu de l'enfer ? Je vois encore son regard craintif et timide, son regard qui devint tout d'un coup ardent comme celui d'un tigre... Les a-t-il sauvés, les a-t-il perdus ?

— Et lui-même, qu'est-il devenu ? reprit-elle après un silence.

— Et pourquoi n'en coûte-t-il rien à mon cœur, acheva-t-elle avec un éclat de voix, de donner le nom d'Armagnac à cette jeune fille dont la naissance est un mystère pour moi ?

La petite Mirette regardait par la fenêtre du bosquet, il lui semblait que des pas bruisaient sur le feuillage :

— Si tu savais, ma fille, reprit encore la Pavot, comme madame Blanche ressemble à la duchesse Isabelle ! Une idée m'était venue. Quand je l'ai revue après cinq ans, je me suis dit : ou dissimule son sexe, c'est le fils de la duchesse qu'on a revêtu du costume féminin. Mais la voilà grande et si belle qu'on ne peut plus se méprendre. Et puis je ne t'ai pas tout dit. Elle ressemble aussi à une autre femme qui était tout le portrait de la duchesse Isabelle, à une pauvre créature qui mourut bien jeune et qui dort maintenant dans le cimetière de notre pays de Mirande.

La Pavot se tut et il y eut encore un silence. La Pavot était tout entière à ses souvenirs évoqués. Mirette écoutait les bruits du dehors.

— Tu as raison, s'écria la bonne femme en s'adressant à sa fille, mais en répondant à ses propres pensées. C'est une chose impossible ! De tous côtés, des mystères ! On s'y perd, en vérité...

Elle se leva brusquement.

— Reste ici, dit-elle. Quand madame Blanche d'Armagnac est à l'hôtel de la Pavot, il faut qu'on y fasse l'accueil, car si elle appelait et qu'il n'y eût pour lui répondre qu'un valet ou qu'une servante, elle aurait droit de se plaindre. Tu vas veiller jusqu'à minuit, Mirette, après cela je viendrai te relever. Prends ton rouet, si tu veux, ou bien fais ta prière, mais surtout songe à ce que je t'ai dit pour ce pauvre garçon de Simonot.

Elle mit deux gros baisers sur les joues de sa fille, et s'en alla de ce pas ferme et décidé des fenêtres qui n'ont pas été

battues jusqu'à l'âge de cinquante ans. Mirette resta seule dans la salle basse.

II

LES LUOPS-GAROUS

Si la bonne mère Pavot avait su dans quelle disposition d'esprit elle laissait sa fille, elle eût plutôt veillé la nuit entière que de l'abandonner ainsi à elle-même.

Mais elle ne s'en doutait pas. Elle était si profondément préoccupée, qu'elle n'avait point vu sa fillette devenir toute tremblante quand elle lui avait dit : « Tu veilleras jusqu'à minuit. »

A aucune époque on ne vit Paris plus tourmenté par les idées de l'autre monde qu'en ce XV siècle, où, sur trois hommes il y avait au moins un sorcier. On en brûlait bien quelques uns de temps à autre, mais la production était si développée que cela ne suffisait point.

Dès que le couvre-feu avait sonné, dès que les portes des bourgeois s'étaient fermées à triple renfort de barres, de crampons et de cadenas, la ville devenait la proie de ces industriels mystérieux qui fuyaient la clarté du soleil :

Dans les rues désertes, on entendait tout à coup un écho de pas et l'on ne voyait rien, car le loup-garou n'avait qu'à porter dans sa gueule un bâtonnet de certaine forme pour se rendre absolument invisible. On ne voyait rien, mais on se sentait tout à coup étranglé, on perdait connaissance en donnant son âme à Dieu, et l'on s'éveillait le lendemain dans quelque mare sans manteau, sans chaperon, sans chausses et surtout sans escarcelles.

La ville était toute pleine de fantastiques épouvantements.

Les bruits qu'on entendait au détour des rues solitaires ne se peuvent dire, et ceux qui revenaient chez eux après avoir longé les murs ébréchés des cimetières, passaient la nuit à trembler de la fièvre.

Entre les lieux hantés par ces créatures étranges qui formaient la population nocturne de Paris, il faut placer les environs des halles, que les marchands abandonnaient au coup de cloche, et le pourtour du charnier des Innocents.

Aussi la pauvre petite Mirette avait-elle les oreilles rabattues de lugubres histoires qui lui mettaient du froid dans les veines. Sa gaité d'enfant s'en allait avec le soleil. La nuit était pour elle comme un temps d'épreuve durant lequel il lui fallait entrer bon gré, mal gré, dans le domaine redouté des diableries : elle ne quittait plus sa mère d'une semelle, et ne se croyait bien à l'abri que sous la garde de la bonne femme.

Aujourd'hui elle se trouvait seule, inopinément, parce qu'elle n'avait point osé décliner la mission qu'on lui avait donnée : il s'agissait de madame Blanche, qui était si bonne et si jolie, et que Mirette aimait tant !

Mais elle était seule, seule dans cette grande salle qui était aussi haute et aussi large qu'une chapelle.

Il y avait beaucoup de monde dans l'auberge, qui était, à vrai dire, un auberge d'opéra comique, contenant tout le personnel de la comédie depuis le soudard jusqu'à la princesse. Mais tout ce monde dormait, excepté peut-être la princesse, qui n'avait pas trop de la moitié de la nuit pour faire sa toilette, car nous verrons tout à l'heure de quelle importance était la toilette de la princesse. La pauvre Mirette se trouvait seule, et, pour comble de malheur, les deux fenêtres restaient ouvertes.

Les deux terribles fenêtres, dont l'une donnait sur les rui-

nes mal hantées, et dont l'autre livrait passage au vent funèbre du cimetière.

C'était par celle-là que Mirette avait vu l'ombre indécise d'un homme glisser et se mouvoir sous les arbres du bosquet. Si Mirette avait osé fermer les fenêtres, elle aurait eu moitié moins peur ; mais elle n'avait pas même le courage de les regarder. Elle s'était assise, toute frissonnante auprès de son rouet ; elle avait pris sa quenouille chargée de lin ; elle essayait de filer.

Elle filait comme une fée, Mirette ; mais cette nuit, si vous saviez quel fil inégal et rempli de nœuds sortait de ses doigts mignons ! Sa mère lui avait dit : Fais ta prière : Elle voulait dire ses oraisons de chaque soir ; elle les avait oubliées. Des larmes vinrent à ses yeux.

Vous savez, tous les enfants chantent quand ils ont peur, Mirette fit effort pour chanter. Mais le son de sa voix l'effrayait et il lui sembla qu'un cri de chouette tombant des gouttières de Saint-Eustache était l'écho de son chant.

Elle grelottait, et ses belles petites dents claquaient à se briser.

Dans ces amères détresses, on songe toujours à quelqu'un. Quelle vision passa devant les yeux de Mirette ? appela-t-elle sa mère ? vit-elle son père, large d'épaules et pansu comme un échevin ? vit-elle ce pauvre Simonot, qui suivait tous les jours la trace de ses pas, en soupirant comme un veau qu'on égorge ?

Mon Dieu, Mirette vit un peu tout cela. Elle eût donné beaucoup pour avoir la compagnie de son père ou de sa mère ; elle n'eût pas même dédaigné, en ce moment suprême, les services du simple Simonot. Mais il faut bien le dire, ce n'était ni Simonot, ni son père, ni même sa mère qu'elle évoquait à cette heure ; il y avait au milieu de son épouvante un vague espoir, comme un sourire. A travers cette sombre colue de fantômes qui l'entourait, elle voyait une autre apparition moins terrible.

C'était une tête jeune et souriante, noble, mais espiègle aussi, une tête de page si jamais il en fut. Moustache qui va naître, œil brillant et hardi, chevelure noire aux anneaux mobiles, taille svelte, serrée dans une casaque de velours noir, toque insolente, posée de côté et piquant vers le ciel la pointe de sa plume effilée.

Voilà ce que Mirette voyait quand elle fermait les yeux et peut-être que cette vision se rattachait par quelque lien mystérieux à la fameuse ombre que Mirette avait aperçue par la fenêtre, sous le feuillage des arbres.

Je vous le dis, sans ce jeune visage qui souriait derrière son épouvante je crois bien que Mirette serait morte de peur !

Car la nuit avançait : avec elle venaient tous ces bruits étranges qu'on ne fait ni expliquer ni définir : le cimetière pleurait, les ruines menaçaient en grondant, et Mirette faillit perdre connaissance quand la cloche rauque de Saint-Eustache tinta le quart qui suit dix heures.

Ce fut bien autre chose quand, à travers le son monotone de son rouet, elle eut entendu comme un pas timide qui hésitait sur le carreau de la salle. Elle se signa pour le coup, et pensa que sa dernière heure était venue.

— Bonsoir, Mirette, dit une voix altérée derrière elle.

Mirette lâcha sa quenouille et cacha son front entre ses mains. Cette voix timide et tremblotante avait éclaté à son oreille comme une fanfare. Mirette se disait : Si je me retourne, je vais voir un géant décharné, avec des ongles pointus comme des poignards et des yeux profonds ; où il n'y a point de prunelles...

— Oh dame ! fit la voix, je ne venais point pour vous faire peur comme ça, mam'selle Mirette.

Une idée traversa l'esprit de la petite fille ; elle trouva cette idée audacieuse et bien folle. Elle avait pensé que le géant était peut-être Simonot.

Elle se retourna tout doucement, comme si les muscles de son cou eussent été de verre, elle glissa de côté son regard eournois, puis elle se leva d'un bond et vint mettre ses deux mains blanchettes sur les épaules de Simonot ébahi.

— Oh ! mon pauvre Simonot ! mon pauvre Simonot ! s'écria-t-elle en sautant de joie, que je suis contente de te voir !

— Je pensais bien que ça vous ferait plaisir, mam'selle Mirette, de me voir, dit-il en lui prenant la main sans façon.

La main de Mirette lui glissa entre les doigts comme une anguille, et Simonot resta ébahi une seconde fois. Mirette le regardait de la tête aux pieds.

Le simple Simonot se présentait dans la toilette aimable d'un garçon d'auberge qui se prépare à ronfler un bon somme. Il avait de plus que ses pareils une camisole de toile un peu rapiécée qui avait appartenu à la Pavot ; sur sa tête aux cheveux jaunes, se nouait une coiffe qui, comme la camisole, était une dépouille opimo de la cabaratière. Elle avait le cœur excellent, cette Maman Pavot.

Ainsi attifé, le simple Simonot avait une figure si agréable, que la fillette, après l'avoir regardé partit d'un grand éclat de rire. Simonot fut évidemment flatté.

— Ça me fait bien plaisir, mam'selle Mirette, dit-il en se rapprochant, de vous mettre comme cela en bonne humeur. Il n'y a qu'un instant, vous n'aviez pas envie de rire.

Mirette perdit soudain sa gaieté.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— On est triste, quand on est seule, reprit le pauvre garçon. Moi j'étais triste aussi et je ne pouvais pas dormir. Je me suis dit : Puisque je pense toujours à mam'selle Mirette, pourquoi ne penserait-elle pas à moi de son côté ? Je m'ennuie ici, elle doit s'ennuyer là bas. Je vais profiter du moment où la mère Pavot est endormie, et je vais aller faire un bout de causerie avec je sais bien qui.

Il eut un sourire épaïs et tout content.

— Mon pauvre Simonot, commença Mirette, je ne pensais guère à toi, va...

Le rire du bon garçon devint plus joyeux.

— On sait bien que les jeunes filles n'avouent pas ça du premier coup, prononça-t-il sentencieusement ; j'étais derrière vous, je vous ai entendu soupirer comme je soupire... D'ailleurs, pourquoi avez-vous été si contente quand vous m'avez vu ?

Je ne pensais ni à toi ni à d'autres, répondit Mirette, je mourais tout bonnement de peur.

— Ah, fit Simonot, dont le visage changea.

— Et quand on a peur, tu sais bien, poursuivit la jeune fille. La vue du premier venu fait toujours grand plaisir.

— Pourquoi donc que vous aviez peur ? demanda Simonot avec inquiétude.

En même temps il jeta tout autour de lui ses regards déjà plus effrayés que ceux de la jeune fille elle-même.

— Est-ce qu'on sait ? s'écria Mirette, en riant. Quand on est comme cela, une mouche qui vole, l'heure qui sonne, le vent qui souffle dans les arbres, tout vous donne le frisson.

— Alors vous n'avez rien vu ?

— Mon Dieu, je n'ai pas vu grand chose. J'ai vu ou j'ai cru voir, quand ma mère était encore là, un homme marcher dans le bosquet...

— Un homme ? répéta Simonot qui ouvrit ses gros yeux.

Puis il ajouta d'une voix qui chavirait :

— Si c'était un loup-garou, mam'selle Mirette !

La jeune fille essaya de rire encore : mais elle n'y avait déjà plus de cœur, c'était un mauvais auxiliaire que le pauvre Simonot.

Il fit deux pas en arrière afin de mettre Mirette entre lui et la redoutable fenêtre.

— C'est que, murmura-t-il, vous savez bien ce qu'on dit. Le Garou est venu dans nos quartiers toutes ces nuits dernières.

— Est-ce que tu crois au Garou, toi, Simonot ? demanda Mirette en baissant la voix.

— Si j'étais au Garou, s'écria le bon garçon. Et qui donc a mangé le petit enfant de la Louissette qui était si rose et si gras ? Qui donc a ouvert le tombeau de messire Antoine de Graves, chevalier, seigneur de Pontoux ? Qui donc a enlevé la croix d'or qui était au clocher de la Sainte Chapelle ? Qui donc s'introduit dans les logis, quand, par malheureuse imprudence, on laisse les fenêtres ouvertes ?

Il s'interrompit et achéva d'un air pénétré :

— Comme ici, mam'selle Mirette !

— Comme ici ! répéta la jeune fille.

Ils étaient tout à l'autre bout de la chambre sous le double escalier qui conduisait à l'appartement de Blanche d'Armagnac. Tout le courage que la vue d'un vivant avait donné à Mirette s'était évaporé, et Simonot avait dix fois plus peur qu'elle. La poltronnerie, de sa nature, est contagieuse : la présence du pauvre garçon, loin de soutenir Mirette, augmentait désormais sa frayeur.

— Ne parlons pas de tout cela, murmura-t-elle.

— Oh ! fit Simonot, que je donnerais bien une semaine de mes gages pour être dans ma chambre fermée ! mais il y a la galerie qui est longue et toute noire... Écoutez !

Il était plus blanc que l'ancienne camisole de la Pavot.

— Qu'est-ce ? demanda Mirette frissonnante de confiance.

— Vous n'avez pas entendu ? c'était comme le cri d'un trépassé. Oh ! malheureux ! malheureux que je suis, j'étais sûr de ne jamais plus quitter mon oreiller !

(A CONTINUER.)

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT — Un an	\$1.00
Six mois	0.50
Trois mois	0.25
Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance. Ceux qui désireront avoir les premiers numéros, peuvent se les procurer en s'adressant à notre bureau.

AUX AGENTS. — A ceux qui voudront se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 10 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le Journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit. FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

Agent pour Montréal : — M. PIERRE DROLET.

 " Québec : F. BÉLAND, 261, rue St. Jean.

 " Ottawa : NAP. PAGE, 161, rue de l'Église.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal.